

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL IX.

MONTREAL, 1 OCTOBRE 1898

No. 192

SOMMAIRE:

Un Retard *Vieux-Rouge* — Ce fameux Plébiscite, *Contribuable* — Un chef-d'œuvre *Rigolo* — Examens pour la musique, *Civis* — Vent de révolte, *Libéral* — Ces décorations — Coups de crayon, *Rieur* — La nuit de Noël pendant le Siège, *Francisque Sarcey* — Paysage, *Aurélien Scholl* — — Bigarreau, [à suivre] *André Theuriet*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

UN RETARD

Des circonstances qui échappent entièrement à notre contrôle nous empêchent de donner la biographie que nous avions l'intention de publier cette semaine. Nos lecteurs ne perdent rien pour attendre. Nous tenons seulement à expliquer que le personnage que nous avons pour objectif est difficile à photographier.

Tour à tour député, journaliste, habitant, laitier, marchand de bœufs, notaire, etc, il est arrivé ministre ce qui prouve une fois de plus que le métier de journaliste mène à tout, pourvu qu'on en sorte.

Il n'est pas le seul exemple que nous ayons ici d'ailleurs. N'a-t-on pas comme archevêque actuel de Montréal le rédacteur de la *Semaine Religieuse*, et il faut bien admettre qu'il n'est pas mal parvenu, sans compter que parmi les rédacteurs de cette feuille, il y avait des aspirants au trône qu'on été rudement déçus. Il est vrai de dire que ces derniers étaient encore dans le métier.

A la semaine prochaine, ô Israël.

VIEUX ROUGE.

Ce Fameux Plébiscite

Plus on y pense, plus on trouve ça bête !

On devinera que nous parlons du dernier plébiscite.

Premièrement, ça n'avait pas même le mérite d'être original. Toutes les provinces s'étaient déjà payé ce luxe, à l'exception de la province de Québec, et malgré cela, il ne pouvait y avoir de doute sur les sentiments du pays. La masse du peuple, quoi qu'en disent les publicistes, est contre la prohibition. M. Laurier le sait, M. Tarte le sait, M. Fisher le sait.

Deuxièmement, en accordant le plébiscite, on laissait espérer à ceux qui le demandaient, qu'au cas où ils obtiendraient la victoire, le gouvernement leur donnerait une loi qu'il n'avait pas les moyens d'appliquer, et qui, de l'aveu même de M. C. A. Geoffrion à Valleyfield, serait la plus illibérale des mesures.

Troisièmement, on savait d'avance que cette prétendue élection qui devait coûter au pays un quart de million, serait une farce qui ne prouverait rien.

Il faut entendre le *Progrès* de Valleyfield sur la manière dont le vote s'est donné, pour se convaincre. Sur les 231 votes qui ont été donnés en faveur de la prohibition, dit ce journal, nous affirmons que plus de cent ont été donnés par des gens qui sont absolument opposés à la prohibition, qui ont favorisé l'augmentation du nombre des hôtels et buvettes, et qui, l'avenir le prouvera, seront dans les mêmes dispositions chaque fois que l'occasion s'en présentera. Le mot d'ordre était donné : "votez pour la prohibition, c'est le meilleur moyen d'embêter le gouvernement Laurier." C'est ce qui fait que les principaux conservateurs de la ville et de la paroisse ont voté pour la prohibition. Dans le poll No 17, par exemple, il n'y a certainement pas plus de 12 prohibitionnistes prononcés et cependant il s'est donné 46 votes dans ce sens. Il a dû en être un peu de même dans toutes les autres parties de la province de Québec, et malgré tout la majorité anti-prohibitionniste s'élève à plus de quarante mille.

" Dans la paroisse de St Thimothée, dont la population est d'une sobriété reconnue, il n'y a eu que trois votes enregistrés en faveur de la prohibition sur un total de 209 votes. "

Or, prévoyant ce mouvement des conservateurs M. Tarte s'est vu dans la nécessité de forcer les hôteliers et autres intéressés à se mettre sur la route pour sauver le gouvernement de l'embarras où l'avait placé sa propre imprudence.

On sait comment le travail s'est fait. Nous pourrions même mettre le nom sur une vingtaine d'individus qui ont voté une dizaine de fois dans cette élection sans en avoir aucunement le droit. La chose est notoire.

De part et d'autre ça été une farce, mais une farce qui a coûté cher et qui n'est pas sans résultats néfastes pour le pays.

D'abord, cette manière d'abuser du suffrage va avoir pour résultat de familiariser le peuple avec les moyens de voler une élection, de détruire son respect de la loi.

Un autre effet immédiat, ça été de multiplier les scènes d'ivrogneries dont les élections fournissent toujours l'occasion.

Puis nous voilà en face d'une agitation qui va troubler le pays pendant des années.

La Patrie peut crier que le mouvement prohibitionniste est enterré. Les buveurs d'eau ne chantent pas sur ce ton-là. Ils continueront à dire qu'ils ont obtenu la majorité dans tout le pays, et que le gouvernement est par conséquent tenu d'obéir à la voix du peuple, telle qu'exprimée aux polls.

On répondra que Québec ne veut pas de prohibition, et les au dehors on en profitera pour protester contre l'influence de la province française, pour médire de notre race.

Tout cela parce que la députation libérale a eu un moment de faiblesse.

Pourquoi fallait-il tenir cette promesse faite sans réflexion. Combien d'autres réformes promises par la même convention — réformes autrement importantes, autrement urgentes — restent encore à l'ordre du jour ?

Le plébiscite va servir à une chose — nous démontrera comment les affaires du parti sont administrées — ce qu'il y a réellement d'habileté

dans la direction. Comme fruit de cette élection, le parti libéral va récolter :

1o. Le mécontentement et le dégoût chez les prohibitionnistes qui demanderont qu'on donne suite au plébiscite ;

2o. Le mécontentement parmi les hoteliers et autres intéressés qui ne pardonneront pas les frais qu'ils ont dû faire pour racheter " un moment de faiblesse."

3o. Le mépris de tous les citoyens qui estiment que les trucs électoraux, pour concilier des éléments impossibles, ne constituent pas la plus grande des politiques.

Les grands journaux de Londres ont déjà fait dire au gouvernement ce qu'ils pensaient de ces trucs.

Autre remarque.

On sait que le clergé catholique est opposé à la prohibition. On sait qu'il a aussi l'habitude de se mêler d'élection, surtout quand des questions d'ordre moral sont en jeu. Cependant il est resté muet dans la dernière lutte.

Pourquoi ?

Pour répondre il faut rapprocher cette abstention du fait que les conservateurs voyaient une occasion d'embarrasser le gouvernement. Le clergé a voulu favoriser leur jeu. Malgré les concessions et la soi-disant modération de Tarte, le clergé reste hostile au parti libéral.

La conciliation ne réussit pas mieux là qu'ailleurs.

Et voilà comment le Tartisme se prépare à consolider le parti libéral dans la possession du pouvoir.

LIBÉRAL.

On annonce la mort de M. J. Pacifique Nantel, inspecteur d'école et journaliste, frère de l'honorable G. A. Nantel.

M. Nantel était un homme de progrès, qui, sans prendre une part active aux luttes de parti, était un ami éclairé et zélé du progrès. Ses rapports au département de l'instruction publique donnaient généralement la note juste et il a contribué à plus d'une réforme.

UN CHEF-D'OEUVRE

M. Firmin Picard, défenseur du pape et de l'école littéraire, homme de lettres et d'autres lieux, ne se contente plus, comme M. Prud'homme, de faire de la prose. Il lui faut prendre son vol et se lancer dans la poésie.

Malheureusement nous ne pouvons faire bénéficier les lecteurs du REVEIL de cette pièce, — car c'en est une et elle pèse. — L'auteur distingué, connaissant la valeur de son talent, nous avertit que toute reproduction de ses vers est interdite.

On comprendra que nous ne voulons pas exposer notre éditeur à une action en dommages-intérêts. Nous préférons faire une réclame gratuite au *Monde Illustré*. Ça se vend cinq cents dans tous les dépôts et chaque numéro donne droit à une chance dans un tirage de loterie. Ne pas confondre l'organe de l'école littéraire, toutefois, avec la loterie des écoles pour les enfants pauvres. L'organe en question est pour les simples d'esprit, qui sont heureux, sinon toujours riches.

Nous ajouterons, comme nous avons déjà eu l'honneur de le dire que le *Monde Illustré* donne beaucoup d'images, gravées suivant différents procédés. Mais les images les plus belles sont encore celles qu'on trouve dans la poésie de Firmin Picard, homme de lettres, etc., (reproduction interdite.) Ce monsieur, qui vient de Ste Rose, ou plutôt qui y est allé chercher la compagnie qui lui convenait, commence par donner des leçons de bienséance au bonhomme Lafontaine. Le fabuliste ne connaissait que des chênes inflexibles, M. Firmin Picard a vu des chênes qui traînaient leurs branches dans de boueuses ornières.

Allons plus loin, — sans cependant oublier que toute reproduction est interdite. M. Picard, de Ste-Rose, paraît s'être inspiré d'un petit "compliment" que les bonnes sœurs du Jardin de l'Enfance font apprendre à leurs élèves pour les grandes circonstances. Un père parle à son enfant. Il lui parle d'une certaine tempête à la fois rapide et timide, pour les besoins de la rime — bien que la dite tempête, malgré sa timidité

force les chênes à traîner leurs branches dans de boueuses ornières.

Mais l'enfant n'a rien à craindre. Dieu est là, selon les éternels lois qui protègent les clochers d'églises contre la foudre. Et au moment où il rassure ainsi son enfant, le père, abusant de la liberté laissée à ceux qui parlent en vers, se transforme en mère pour prendre le dit bambin sur son sein. C'est absolument comme dans le roman d'Edmond About, lorsque celui qui porte le nom de mari, se voyant sur son lit de mort, appelle son fils et lui dit : " Tu m'as honoré toute vie comme ton père, il faut te dire que je suis ta mère."

Disons que cette transformation extraordinaire ne se trouve pas dans le "compliment" du Jardin de l'Enfance. Tout le mérite de la trouvaille revient à M. Firmin Picard. Il faut toujours être juste.

Mais encore une fois il faut acheter ça.

C'est imprimé en italique. Le typographe qui s'y connaissait à trouvé que c'était renversant, et il a voulu donner une impression conforme à la nature du poète et à ses œuvres.

RIGOLO.

Examens pour la musique

A la demande d'un certain nombre de musiciens Canadiens et autres qui désirent établir des règles uniformes pour l'instruction musicale en ce pays, le Bureau Associé de l'Académie Royale de Musique et du Collège Royal de Musique, fera des examens dans les principales villes en novembre prochain.

Le Bureau, dont le Prince de Galles est le président, a pour membres des représentants de l'Académie Royale et du Collège de Musique de Londres, Angleterre. Ce sont les deux seules institutions qui reçoivent des octrois du gouvernement.

Le président pour le Canada, est Son Excellence le comte d'Aberdeen, et le représentant général est le lieutenant-colonel J. B. MacLean, de Montréal.

Des succursales ont été établies et Son Altesse Royale a approuvé les représentants honoraires dans les localités suivantes :

Halifax, Lieut Gouv. Daly ; St. Jean, N. B., H. H. Maclean, C. R. ; Québec, Hon. R. R. Dobbell, M. P. ; Montréal, Hon. L. J. Forget ; Ottawa, Shérif Sweetland ; Kingston, J. Shaw Skinner, Ecr. ; Toronto, Lt-Col. Davidson ; Hamilton, Adam Brown, Ecr. ; London, Sir John Carling, K.C.M.G. ; Winnipeg, Rév. C. W. Gordon

A mesure que ce travail de la chambre sera connu davantage, des centres locaux seront établis dans les principales villes, et pour le moment les candidats pourront s'adresser dans les villes qui sont près de leur domicile, ou chez M. le secrétaire, P. A. Grinstead, Montréal.

L'examineur, un musicien de premier ordre, sera envoyé d'Angleterre ; il est probable que l'on demandera Sir Alexandre Mackenzie, président de l'Académie Royale, ou Sir Arthur Sullivan, tous deux membres du bureau de direction, pour venir inaugurer le système au Canada

Le Bureau ne se charge pas d'enseigner la musique, il n'est qu'un corps examinateur.

En Angleterre bien des collèges exigent des honoraires pour admettre aux examens parce qu'ils ont seuls le contrôle, tout comme en certains pays on fait payer la somme de \$25.00 pour le degré de M.D. Le Bureau a été institué pour mener à bonne fin et organiser les examens. Les membres ne reçoivent rien pour faire ce travail.

Au Canada, après les dépenses nécessaires le surplus sera consacré à la fondation d'écoles de musique.

Pour établir la supériorité de l'enseignement donné dans ces institutions il suffira de rappeler les succès obtenus par Mademoiselle Lapalme, fille de M. le notaire Lapalme de cette ville, qui a suivi les cours à Londres pendant deux années et qui a obtenu une bourse qui lui permettra de les suivre pendant une troisième année.

Ceci prouve encore une fois le talent des Canadiens pour la musique ; mais pour le faire reconnaître il faut presque toujours la consécration d'un succès européen, et le système que l'on veut établir permettra aux élèves des professeurs canadiens de subir des examens ici même de-

vant les mêmes juges qui décernent les récompenses en Europe, et la valeur des diplômes accordés sera la même.

Il y a là une idée qui mérite certainement l'encouragement de tous les amis de l'art.

CIVIS.

VENT DE REVOLTE

Les journaux libéraux les plus influents du Nouveau-Brunswick recommencent leur campagne de protestation contre la manière dont les affaires du parti sont administrées dans cette province.

On sait que sous la direction de M. Blair, le Nouveau-Brunswick a été doté d'un gouvernement de coalition, conforme à tous les principes du Tartisme. Or, dès la retraite de M. Blair, les conservateurs qui étaient entrés dans le cabinet à la faveur des éternels principes de coalition, firent un grand mouvement pour faire nommer un des leurs premier ministre, de sorte qu'on aurait eu le spectacle étrange d'un ministère soi-disant libéral dirigé par un conservateur, à la vue de tout le monde.

Les libéraux, M. Ellis, le zélé député fédéral en tête, commencèrent à trouver que c'était un peu fort, et la manœuvre échoua. Mais on sait qu'il y a des gouvernements qui ne sont pas dirigés par le premier ministre, et il paraît qu'au Nouveau-Brunswick, le premier ministre libéral règne mais ne gouverne pas.

De là, la nouvelle campagne de protestation des journaux libéraux. Ils en ont assez de la coalition. Ils disent que si le parti libéral doit porter la responsabilité de l'administration, il n'est que juste qu'il en ait la direction et les émoluments.

En cela, du reste, la presse libérale rencontre les vues des conservateurs bien pensants, qui, il n'y a pas longtemps, réunis en convention, se sont déclarés en faveur d'une lutte franche et loyale entre les deux partis.

Le fait est que dans tous les pays du monde, le jeu de coalition est un jeu de dupe qui ne pro-

fité qu'à un petit nombre d'intrigants qui s'enrichissent au détriment du public.

Partout où le régime constitutionnel a été adopté, la population s'est naturellement divisée en deux partis, l'un voulant le maintien des choses du passé, l'autre cherchant le progrès et les réformes.

Entre ces deux éléments respectables la lutte est clairement définie, l'électorat peut facilement faire son choix. Il en résulte que les défaillances du parti au pouvoir lui sont désastreuses, et, par conséquent, qu'il cherche à les éviter. C'est le moyen d'avoir la meilleure administration possible.

Mais il arrive parfois que des aventuriers politiques, exploitent les moments de crise et de désordre, trouvent leur bénéfice à trahir leur parti pour se faufiler au pouvoir avec l'ennemi. Alors, ces nouvelles recrues sont traitées comme l'ouvrier de la onzième heure, en enfant gâté; tous les préjugés qu'ils ont apportés avec eux doivent être respectés, toutes les récompenses doivent être pour eux; les programmes sont modifiés pour leur faire plaisir. Durant ce temps, ces nouvelles recrues font bombance, placent leurs parents, les parents de leurs parents et leurs amis, sous prétexte qu'il faut être modéré.

Il est bien vrai que c'est avec du miel qu'on attrape des mouches, mais dans le cas présent les mouches mangent tout le miel.

Quant au public du dehors il est dérouteré par ces changements de front; il ne comprend rien à ces alliances hybrides et il perd le contrôle des partis quand il ne s'en détourne pas dégoûté.

On ne saurait trouver une condition plus désavantageuse pour la bonne administration de la chose publique.

Or, c'est précisément l'intérêt de M. Tarte de maintenir cette condition. Après avoir trahi les conservateurs et dupé les libéraux, il a eu l'habileté de faire appeler au gouvernement des hommes qui avaient de longue date pratiqué le même truc dans leurs provinces respectives. Mais le public commence à être lassé et la révolte s'annonce dans les provinces maritimes comme dans Québec.

Il est temps que les chefs prêtent l'oreille aux avertissements de leurs partisans.

LIBERAL.

CES DECORATIONS

Une dépêche spéciale au *Star* annonce que les nouveaux règlements concernant les décorations étrangères, règlements qui ne sont pas nouveaux du tout paraît-il, ne permettent pas à ceux qui tiennent leurs décorations d'un pouvoir étranger de les porter en public. La Papauté cependant, n'était pas considérée comme une puissance, les règlements n'auraient rien à dire en ce qui la concerne.

Ainsi les comtes romains et les zouaves pontificaux peuvent vivre en paix.

Mais Sir Wilfrid Laurier qui se glorifiait d'avoir obtenu la plus haute décoration que le gouvernement français aie jamais accordée à un Canadien, et qui s'en glorifiait lors de l'ouverture de la dernière session du parlement a modestement rentré ses couleurs aux dernières fêtes de Québec.

Les admirateurs de J. Israël Tarte diront-ils encore qu'il avait prévu tout cela, et que c'est pour cette raison qu'il n'est pas encore décoré.

Quant à M. Laurier, qui revenait jadis si fier de ses médailles, en proclamant que le Canada était devenu une nation, nous expliquera-t-il comment il se fait que le chef de cette nation soit obligé de courber la tête devant une modeste lettre du secrétaire de Downing street ?

On parle d'une enquête à Ottawa. Nous l'attendons avec impatience.

LE TRIOMPHE INCONTESTE

Le triomphe du BAUME RHUMAL est incontesté, c'est le spécifique par excellence contre le croup et la coqueluche.

113

COUPS DE CRAYON

Le Gris-Pommelé a changé de main. On nous assure qu'il était plus difficile à conduire que le gouvernement Laurier.

Encore une espérance envolée.

* *

On nous menace d'un second banquet Tarte. Cette fois c'est à Sorel.

Israël devrait se rappeler que les gens de cet endroit ont le bras mortel.

Le *Nord*, dernier numéro, nous donne des nouvelles du " paroissien " de St. Canut.

Il est en bonne santé, je vous remercie.

Un des grands journaux de Montréal a dépêché un de ses reporters auprès de madame Cordélia Viau pour s'informer de l'état de sa précieuse santé.

L'allusion aux noces de Cana [en Galilée] faite par un ministre fédéral, a semblé inconvenante à plusieurs personnes qui assistaient au banquet Tarte.

Ceux qui désirent se procurer les services de garçons de table absolument extraordinaires pour banquets et autres solennités, peuvent s'adresser à Valleyfield. Le *Progrès* du susdit lieu donne des certificats.

* *

La *Presse* vient de découvrir de nouveau " une épouvantable tragédie " dan

la Beauce. Il paraîtrait que c'est l'ouvrage d'une folle. En attendant, nous aimons autant croire que le rapport est l'œuvre d'un fou dont la folie est d'enfiler des mots.

* * *

Le gouvernement Laurier-Tarte va-t-il faire quelques efforts pour rapatrier les pauvres gens qui ont été entraînés vers le Yukon par les instances des ministres ? Ce ne serait pas seulement un acte de charité ; mais un devoir de justice et d'humanité.

* * *

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux de rédaction, de traduction ou d'impression, lithographiques ou typographiques, peuvent s'adresser au directeur du RÉVEIL. Boite 2184, B. P., Montréal

* * *

La *Presse*, qui était muette pendant la dernière campagne plébiscitaire, maintenant réclame pour les sociétés ouvrières le droit au plébiscite.

Elle prétend que les sociétés ouvrières sont aussi dignes des égards du gouvernement que les sociétés prohibitionnistes.

Qui lui dira qu'elle a tort ? Les grands administrateurs du parti libéral ont eu "un moment" de faiblesse dont il se rappelleront longtemps.

* * *

La *Presse* résume ainsi le débat dans les journaux au sujet du plébiscite :

Tous les jours, depuis le vote du plébiscite, le *Soleil* et les journaux ministériels de la province de Québec, enterrent la question de la prohibition.

S'il n'en tenait qu'à eux, il est bien certain qu'il n'y aurait plus qu'à jeter une dernière pelletée de terre sur ce projet de réforme de nos mœurs. Mais la question est encore vivante. D'abord la majorité des prohibitionnistes est plus considérable qu'on ne pensait, elle s'élève peut-être à 40,000 ; ensuite, les prohibitionnistes, loin d'être découragés, paraissent tout à fait décidés d'exiger que le résultat, étant affirmatif, ait sa conséquence logique.

Le *Globe*, de Toronto, ne se fait pas d'illusions, pas plus que le *Globe* de St-Jean, N. B., tous deux grands organes du gouvernement. Le *Globe* de Toronto admet que le vote, s'il n'a pas répondu tout à fait à l'attente des prohibitionnistes, est du moins de nature à leur donner espoir. Le *Globe* de St-Jean regarde la situation comme assez sérieuse, pour conseiller aux prohibitionnistes de ne rien précipiter et de donner au gouvernement le temps de débrouiller le nouveau problème.

En dépit des cris de mort du *Soleil*, l'éléphant de la prohibition est encore vivant, bien vivant, et restera une des attractions du cirque politique.

"Le résultat dit l'*Événement*, est sans doute de nature à désappointer fortement le *Soleil* et ses chefs d'Ottawa, mais il faut l'accepter tel qu'il est, et le *Soleil* a bien tort d'induire ses lecteurs en erreur."

RIEUR.

Du *Progrès de Valleyfield* :

"Quelques libéraux de St-Anicet, se plaignent de la distribution du patronage politique dans cette paroisse. Sur quatre sous-officiers rapporteurs nommés pour la votation sur le plébiscite trois sont des conservateurs. Il n'y a rien de surprenant à cela, lorsque l'on sait que l'officier rapporteur est lui-même un conservateur. Ces messieurs savent s'entendre pour se passer le gâteau, sous le nez des libéraux."

Et qui avait fait nommer un conservateur comme officier-rapporteur ?

N'est-ce pas M. Tarte, candidat défait dans le comté de Beauharnois ?

PRODUIT BON EFFET

Plus d'enrouement, plus d'extinction de voix avec le BAUME RHUMAL.

115

LA NUIT DE NOËL

PENDANT LE SIEGE.

Nous atteignons les derniers jours de décembre. Qu'ils furent tristes, ces jours, qui sont d'ordinaire consacrés à la joie ! Il est vrai que nous eûmes une pâle consolation de vengeance satisfaite en songeant que les Allemands, retenus sous Paris, ne fêteraient point leur Noël en famille, et que l'arbre traditionnel de la *Christmas* ne verrait autour de lui que des visages mélancoliques et des yeux en pleurs. Mais, nous-mêmes, que cette nuit de Noël fut différente pour nous de ces nuits de bombances solennelles qui jadis éclataient gaiement dans tout Paris en l'honneur de cet anniversaire ! La plupart des églises avaient fermé leurs portes ; par les rues éclairées au pétrole et plongées dans une demi-obscurité, sonnait le pas rare de quelque passant tardif. Un petit nombre de restaurants étaient restés ouverts, soit au centre ordinaire des plaisirs parisiens, du boulevard des Italiens au boulevard Montmartre, soit dans les quartiers populaires, à Montmartre, à Ménilmontant et à Belleville.

Ici, on buvait du vin bleu. Là, on s'était, par dilettantisme, réuni pour souper autour de menus extravagants et bizarres. Les côtelettes de loup chasseur y figuraient à côté de la trompe d'éléphant rôtie et du kangourou en capilotade, le tout arrosé de champagne classique. C'était se chaouiller pour se faire rire. Personne n'avait le cœur à s'amuser.

Avec quelle mélancolique amertume on se rappelait la physionomie toute pétillante de Paris, de notre Paris, en ces jours qui précédaient le premier janvier ! Quelle animation sur nos boulevards et dans nos rues ! Comme les voitures roulaient joyeusement par milliers sur le macadam ! Quelle gaieté de lumières aux vitrines des grands magasins qui s'étaient parés pour cette fête ! On ne rencontrait que gens qui couraient tout effarés, les poches de leurs paletots gonflés, des paquets, des poupées ou des boîtes de bonbons sur les bras et dans les mains.

Et cette longue, cette interminable file de petites baraques qui imprimaient à tous nos boulevards un caractère si charmant de joie populaire ! Hélas ! hélas ! que tout cela était loin ! Un ciel gris, tout chargé de neige, pesant sur une ville morne ! des magasins à demi plongés dans l'ombre ; et, sur le seuil, des boutiquiers interrogeant l'horizon avec ennui ; quelques rares omnibus qui accomplissaient presque à vide, leur trajet réglementaire ; un petit nombre de voitures flânant inoccupées sur la chaussée à peu près déserte.

Le 31 décembre seulement, quelques quartiers privilégiés semblèrent vouloir secouer cette torpeur ; la foule se pressait autour de deux ou trois confiseurs en renom ; ils débitaient des marrons glacés comme à l'ordinaire. Des marrons de l'an dernier, car l'hiver ne nous avait pas ramenés cette fois ces honnêtes enfants de l'Auvergne qui s'installent au coin de nos rues et tracassent sur la poêle en plein vent les marrons qui s'entr'ouvrent et se dorment.

Et le matin du premier janvier ! Non, je n'oublierai jamais ce premier matin de l'année 1871 ; quand la domestique m'apporta sur un guéridon le déjeuner, et qu'en ce jour de fête, où toute la famille réunie se comble joyeusement de souhaits et de baisers, je me vis tout seul, au coin de mon feu, vis-à-vis d'un morceau de cheval, qui fumait dans l'assiette, je sentis tout mon être défaillir et fondis en larmes ! Ah ! ces larmes, que d'autres les ont versées en cette heure cruelle ! Songez que tous, ou presque tous nous avions envoyé au loin nos mères, nos femmes, nos enfants ; et que depuis trois mois nous vivions sans nouvelles d'aucune sorte !

Il était aisé, en temps ordinaire, de s'étourdir sur cette solitude ; les affaires, les conversations les gardes à monter, le train accoutumé de la vie et puis aussi cette insouciance philosophique, qui est le fond de notre caractère national, tout contribuait à écarter de la mémoire ces images si chères ; les bruits du dehors nous détournaient de leur pensée.

La solennité de ce jour nous les ramena toutes, et comme elles nous regardaient, avec des yeux tristes, et, nous tendant les bras, semblaient nous

dire : Rappelle-nous ! cette maudite guerre ne sera-t-elle pas bientôt finie ! . . . Non, je ne puis songer à tout cela sans que mon cœur ne se soulève de rage. Misérables ! fils des Huns ! barbares ! vous nous avez tout pris, nous sommes ruinés par vous, et tout à l'heure nous allons être bombardés par vous, et nous avons certes le droit de vous haïr d'une haine cordiale. Eh bien ! oui, toutes ces misères et vos rapines, et vos meurtres, et le saccagement de nos villes, et vos trahisons infâmes, et vos lourdes plaisanteries, nous vous les aurions pardonnés peut-être un jour. Elle est si bonne enfant, cette race française, et d'humeur si facile, qu'elle eût peut-être oublié de si justes sujets de sentiment. Ce qui ne sortira jamais de notre souvenir, c'est le Jour de l'An, passé sans famille et sans nouvelles, ce jour désolé, ce jour à qui manqua le baiser de la femme et le rire du bébé à la tête blonde !

LA DISETTE

Tout ce mois de décembre fut terriblement dur à traverser. Les privations allaient croissant, à mesure que diminuait le stock de nos approvisionnements.

Toutes les denrées qui accompagnent le pain et la viande étaient montées à des prix exorbitants, qui s'élevaient tous les jours. La livre d'huile coûtait couramment de six à sept francs, le beurre, il n'en fallait point parler ; c'étaient des prix de fantaisie, 40 ou 50 francs le kilo ; le gruyère ne se vendait pas ; il eût coûté trop cher il se donnait en cadeau. Je sais telle jolie femme qui, au Jour de l'An, a reçu, au lieu de bonbons accoutumés, un sac de pommes de terre, ou un morceau de fromage. Un morceau de fromage était un présent royal ; les pommes de terre valaient 25 francs le boisseau ; elles revenaient bien plus cher aux ménages qui les achetaient au litre ou bien au tas. Un chou était coté six francs ; il se débitait feuille à feuille, et telle, qu'on eût à peine jadis osé offrir à ses lapins, figurait noblement dans le pot-au-feu de cheval.

L'oignon, le poireau et la carotte étaient introuvables. Il n'y avait pas de mercuriale pour ces

articles, et la fantaisie seule de l'acheteur en déterminait le prix. Les graisses les plus immondes étaient mises en vente et trouvaient acheteurs à des taux insensés. Les journaux donnaient tous les jours des recettes merveilleuses pour les purifier et leur enlever toute mauvaise odeur. Il y avait encore à Paris des quantités énormes de lapins et de volailles, mais tout cela était hors de prix. J'ai vu, aux environs du Jour de l'An, la foule des badauds attroupée autour d'une dinde, comme autrefois devant les grands joilliers de la rue de la Paix. On s'étonnait qu'un morceau aussi tantant affrontât, derrière le simple rempart d'une vitrine, la voracité des regards alléchés.

Beaucoup avaient acheté des lapins, qu'ils nourrissaient d'épluchures, en attendant que la famine les forçât à en faire des pâtés en terrine. Le pâté *fait plus de profit* que la gibelotte. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai près de moi, dans mon cabinet, deux frères lapins, tapis dans un angle de la chambre, et qui me regardent de leur gros air effaré. La ménagère me les a apportés, prétendant qu'ils avaient froid et ne voulaient plus manger. Cette dernière considération m'a décidé ; je les ai reçus, et je tâche de les distraire. Je me garderai bien de leur lire ce chapitre, où leur sentence est prononcée ; ils n'auraient qu'à maigrir de chagrin.

Funeste présage ! je possède également deux poulets, que j'entoure de prévenances. Ils n'aiment pas le millet. Je suis affreusement perplexé sur la nourriture dont il faut les gaver. J'ai eu sur ce point important plusieurs conférences avec la cuisinière. Si je présente mes hôtes aux lecteurs, ce n'est point du tout par fatuité, pour faire montre de la bonne compagnie que je reçois à la maison ; c'est par amour du renseignement exact. Ces petits détails en diront bien plus que de grandes phrases sur la vie intérieure du parisien à cette époque du siège, et sur la bonne humeur spirituelle avec laquelle s'en amusaient ceux qui avaient encore assez d'argent pour rire quelquefois.

Le nombre s'en faisait de jour en jour plus rare. La bourgeoisie commençait à voir la fin de ses réserves. J'avais suivi avec un intérêt,

curieux les progrès de cet épuisement. Je faisais partie d'une petite société où l'on se réunissait pour jouer, soit le whist, soit la bouillotte. Le taux des mises et la façon de pousser le jeu ne changèrent pas sensiblement le premier mois, dès le second, la fiche tomba de moitié, puis des trois quarts, et enfin vers la fin des derniers jours du blocus, il fut convenu qu'on ne jouerait plus d'argent.

Nous étions tous à sec, et n'avions plus à peine de quoi attendre des jours meilleurs. Que dire de ceux qui ne possédaient point d'avances ? C'étaient l'immense majorité des Parisiens, il faut bien l'avouer. Non, je ne saurais trop répéter à nos frères de province avec quel indomptable courage, avec quelle touchante résignation, avec quel invincible sentiment de patriotisme toute cette population supporta les rigueurs de cette longue misère.

Les femmes surtout furent admirables. Je ne plains pas trop les hommes ; la plupart avaient leurs trente sous par jour, que beaucoup d'entre eux buvaient sans vergogne. Mais les femmes ! les pauvres femmes ! par ces abominables froids de décembre, elles faisaient la queue, toute la journée, chez le boulanger, chez le boucher, chez l'épicier, chez le marchand de bois, à la mairie. Aucune ne murmurait ; jamais je n'ai entendu sortir d'une seule de ces bouches, accoutumées aux dures paroles, un mot impie contre la France ; c'étaient elles les plus enragées pour que l'on tint bon jusqu'au dernier morceau de pain.

Francisque SARCEY.

INCONTESTABLE

Le seul bon spécifique pour éviter et guérir les affections pulmonaires, c'est le BAUME RHUMAL, personne ne conteste plus cela.

110

PRODUIT BON EFFET

Plus d'enrouement, plus d'extinction de voix avec le BAUME RHUMAL.

115

PAYSAGE

On aperçoit sur la route
La ferme ; au pied du coteau,
La vache se penche et broute
L'herbe haute au bord de l'eau.

Sous un noyer centenaire
Au front richement peuplé,
Dans la cour, on voit une aire,
Une aire à battre le blé.

L'avoine, le seigle et l'orge
Sont entassés à foison.
Le grenier crève et dégorge
Des trésors de la moisson.

Les canards fouillent la vase,
L'étable beugle et mugit,
Le raisin foulé s'écrase
Sous le pressoir, qu'il rougit.

Aux environs de l'étable,
Le coq, de son bec pointu,
Sondant et triant le sable,
Pique un grain sous un fétu.

Comme une verte corbeille,
Tout autour de la maison,
Montent les bras d'une treille,
C'est un nid dans un buisson.

AURELIEN SCHOLL.

LE RESULTAT

L'emploi du BAUME RHUMAL dans les affections de la gorge et des poumons, produit des résultats qui le mettent au-dessus de tous les autres remèdes.

114

BIGARREAU

Suite

Il marchait droit devant lui. Tout enivré de sa liberté reconquise, il savourait insoucieusement le plaisir de vagabonder à son aise, sans se demander où il irait, ni comment il vivrait. L'important pour le quart d'heure, était de dépister les gardiens ; il avait sur eux deux heures d'avance, et il les défiait bien de deviner quelle direction il avait prise. Il fit ainsi une bonne lieue dans la forêt, recherchant les fourrés et fuyant les clairières. Au bout d'une heure, la déclivité du terrain devint sensible, et, après avoir dévalé rapidement le long du couloir d'une tranchée, Bigarreau se trouva au fond d'une gorge où coulait un ruisseau.

L'endroit était très solitaire. Des deux côtés les pentes boisées se relevaient presque à pic, veloutant d'une ombre froide la mince bande de prairie où le ruisseau creusait son lit à travers les salicaires, les épilobes roses et les spirées. Deux ou trois merles, seuls hôtes de cette combe, étaient occupés à se baigner dans le courant lorsque Bigarreau déboucha sur la rive. Ce fut à peine s'ils se dérangèrent, et le plaisir que semblait leur procurer ce bain matinal engagea le détenu à les imiter. Il eut vite mis bas ses vêtements, et, nu comme un ver, il se plongea avec délice dans cette eau limpide que parfumait l'odeur des menthes et des reines des prés. Quand il s'y fut amplement débarbouillé, il alla se sécher en se roulant sur le tapis ensoleillé de la pelouse, puis il se rhabilla lentement. Pendant qu'il passait son pantalon une idée ingénieuse lui illumina le cerveau. Au lieu de redosser sa veste d'uniforme, il la roula en paquet et l'enfouit sous une large pierre plate, à l'abri d'un buisson. — Cette partie de son vêtement portait une étiquette matricule et avait une coupe réglementaire qui sentait la prison ; elle aurait pu le trahir, tandis qu'en bras de chemise et en pantalon de coutil il pouvait passer à la rigueur pour un paysan.

Ces sages précautions une fois prises, il jeta autour de lui un regard d'affamé. Il avait mal soupé la veille, et le bain venait de lui creuser encore plus à fond l'estomac. Après quelques investigations, il découvrit des fraises mûres dans l'herbe d'un talus exposé au midi, et des framboises sauvages dans les halliers qui avoisinaient le ruisseau. Le déjeuner était frugal, mais exquis, et, après avoir dépouillé fraisiers et

framboisiers, maître Bigarreau se trouva un peu ragaillard. Alors il s'étendit sur la pelouse, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, et, bercé par le glouglou du ruisseau, il s'assoupit légèrement.

Ce doux somme durait depuis une heure environ quand il fut troublé par le bruit de branches froissées et surtout par une fraîche voix féminine, dont Bigarreau crut d'abord entendre la chanson dans un rêve. Il entr'ouvrit les yeux ; mais, avec cette prudence acquise pendant son séjour à la centrale et devenue en quelque sorte une seconde nature, il ne jugea pas, afin de voir sans être vu. Précaution inutile, car il était déjà lui-même depuis deux minutes, un sujet d'observation.

Il aperçut à dix pas la chanteuse dont la voix l'avait éveillé. C'était une fillette de quinze ans environ. Un panier à demi rempli de fraises d'une main, un morceau de pain de ménage dans l'autre, elle s'était arrêtée sur le bord du ruisseau, oubliant de manger pour regarder ce dormeur qui lui était inconnu. Bigarreau, toujours immobile, feignait de continuer son somme, afin de ruminer ce qu'il allait dire et faire en cette conjecture, et, tout à travers ses réflexions, il épiait sournoisement la nouvelle venue.

Elle était simplement vêtue d'une chemise de grosse toile noué au cou par une coulisse, et d'une jupe de laine assez courte et effilochée, qui laissait voir presque jusqu'aux genoux deux jambes nues aux mollets zébrés d'égratignures et aux pieds chaussés de brodequins trop larges. Ses bras nus et maigres étaient bronzés par le hâle, ainsi que son visage, dont la chaleur avaient néanmoins rosé les joues. Ses cheveux bruns, très abondants et mal retenus par un peigne de corne, retombaient en mèches frisottantes sur sa nuque, sur son front et jusque sur deux yeux très noirs, très couverts, qui regardaient avec un mélange de curiosité et de méfiance Bigarreau, vauté dans les grandes herbes. — L'examen, en somme, ne parut pas avoir été trop défavorable. L'ex-numéro vingt quatre n'avait pas mauvaise figure dans cet encadrement de hautes tiges vertes. Le bain semblait l'avoir purifié des souillures de la prison ; ses joues et ses lèvres avait recouvert les couleurs vives auxquelles il devait son nom de Bigarreau, et son attitude abandonnée de dormeur lui donnait l'air bon enfant. La fillette, un peu rassurée, hasarda quelques pas vers le garçon, qui, de son côté, jugea le moment venu de secouer sa feinte somnolence.

Il étira les bras comme quelqu'un qui s'éveille, se frotta les yeux et se souleva sur le coude. Un sourire malicieux ouvrit la bouche assez grande de la jeune fille.

— Ga ! s'exclama-t-elle, vous avez le sommeil dur.

— Dame, répondit Bigarreau avec aplomb, quand on est fatigué, vous savez, on... — il allait dire "on pionce", mais, par une sorte de retenue, il renfonça dans son gosier ce terme d'argot — on dort comme une souche... Qui dort dine !

— Vous n'avez pas jeûné tout à fait, répliqua-t-elle en jetant un regard ironique sur les framboisiers encore froissés de la cueillette du matin ; il y avait ici tout plein de framboises, et il n'en reste plus la queue d'une !

En achevant, elle rit aux éclats, et cet accès de bonne humeur poussa Bigarreau dans la voie des aveux.

C'est de la viande creuse ! soupira-t-il en lorgnant le quignon de pain bis de la jeune fille ; ça ne tient pas à l'estomac.

Elle parut comprendre l'éloquence de cette œillade intéressée :

— Si vous avez faim, reprit-elle brusquement il faut le dire... Je vous donnerai volontiers la moitié de mon pain.

— Ce n'est pas de refus, car je n'ai rien mangé depuis hier au soir.

Elle rompit le morceau de pain en deux et le tendit gentiment à son interlocuteur avec le panier de fraises.

— Ne vous gênez pas, ajouta-t-elle, j'en ai à ma suffisance.

Il ne se fit pas prier, et il joua des dents. Il dévorait. Elle s'était accroupie dans l'herbe et le regardait avec un demi-sourire d'ébaubissement, engloutir le pain et les fraises. Il finit par être honteux de sa voracité, et, après avoir arrosé sa collation d'une gorgée d'eau puisée dans le creux de sa main :

— Ouf ! murmura-t-il, ça va mieux... Merci !... Il était temps, et je tombais de faim.

— Vrai ?... Vous ne mangez donc pas votre content chez vous ?

— Pas toujours, répondit-il laconiquement.

— Est-ce que vous êtes de Colmiers ?

— Non.

— Du Val-Serveux, peut-être ?

Il l'examinait de nouveau avec embarras ; la franchise des yeux limpides et un peu intimidés de la fillette le prédisposait à la confiance.

— Je suis, répondit-il, d'un endroit près d'Auberive... Connaissez-vous ce pays-là ?

— Je n'y suis jamais allée, mais mon père le connaît... Est-ce que ce n'est pas à Auberive qu'il y a des prisonniers ?

A cette question non prévue l'embarras du garçon redoubla.

— Oui... je crois, balbutia-t-il évitement.

Son trouble n'avait pas échappé à la fillette. Elle le dévisageait avec une attention inquiète, et il se sentait rougir sous le regard obstiné de ces jeunes yeux inquisiteurs. Pour rompre les chiens, il le questionna à son tour :

— Que fait-il, votre père ?

— Il est sabotier... Nous travaillons dans le moment dans la vente du Val-Serveux... L'an dernier nous avions notre chantier dans les bois de Gurgis.

— Vous êtes beaucoup, dans votre chantier ?

— Non ; il y a le père, il y a moi, et puis le Champenois, notre compagnon.

— Comment vous appelez-vous ?

— Norine... Norine Vincart... Et vous ?

— Moi ?... Bigarreau.

La bouche de la jeune fille se fendit de nouveau pour laisser passer un sonore éclat de rire.

— C'est un nom de cerise, ça, ce n'est pas un nom de chrétien !

— C'est un surnom, expliqua-t-il brièvement.

— Ah ! bien... quel est le nom de votre père ?

— Mon père ?... Je ne l'ai jamais connu.

— Mais votre mère ?

— Elle est morte, répartit Bigarreau d'un ton bourru.

— La mienne aussi, dit doucement Norine, elle est morte je n'avais que dix ans.

Il y eut quelques minutes de silence. Bigarreau mâchonnait nerveusement une tige de menthe ; la jeune fille trempait l'une de ses mains dans l'eau et s'amusait à faire rouler des gouttelettes brillantes le long de son bras nu. Elle jeta un regard perçant sur son vis-à-vis ; puis, reprenant ses questions :

— Vous étiez en service à Auberive ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et vous vous êtes sauvé de vos maîtres, hein ?

— Vous avez deviné juste, se hâta-t-il de répondre, espérant ainsi être quitte de cette interrogatoire embarrassant ; mais il avait compté sans la curiosité tenace de la fille du sabotier.

— Comment s'appelaient-ils, vos maîtres ? poursuivit-elle.

Bigarreau, pris au dépourvu, chercha un nom vraisemblable et n'en trouva tout d'abord ; puis il réfléchit que, s'il nommait au hasard quelqu'un d'Auberive, son mensonge risquait d'être vite éventé par ce juge instructeur en jupons. L'impatience le prit et il repartit, agacé :

— Ma foi, je ne m'en souviens plus.

Une moue soupçonneuse plissa les lèvres de Norine.

— Vous avez la mémoire courte, murmura-t-elle sèchement.

Elle fronça les sourcils, leva un doigt en l'air, et, regardant le malheureux Bigarreau droit dans les yeux :

— Tenez, vous me contez des menteries !... J'ai en idée que vous sortez de la prison d'Auberive, d'où vous vous êtes sauvé en prenant votre congé sous la semelle de vos souliers...

En même temps, elle s'était relevé avec précipitation et avait reculé de trois ou quatre pas, tandis que Bigarreau, déconcerté, se mettait lui-même sur ses pieds.

— Oh ! continua-t-elle en regardant intrépidement le détenu, qui avait repris son air farouche ne me regardez pas comme si vous vouliez m'avaler !... Vous ne me faites pas peur, et je n'ai qu'à crier pour appeler nos gens.

— Ne criez pas ! supplia Bigarreau d'une voix sourde, j'aime mieux vous dire toute la vérité... Oui, je me suis sauvé de la prison, mais vous n'avez pas besoin de prendre peur... Je ne veux de mal à personne, à vous moins qu'à tout autre... Je vous en prie, ne me vendez pas !

Alors, hâtivement, il lui conta son histoire, sans omettre l'aventure de la veille. Il parla du régime de la prison, des mauvais traitements des gardiens, et montra ses mains encore gonflées par les meurtrissures des *patoches*.

Peu à peu, Norine s'était rapprochée ; elle finit par s'agenouiller dans l'herbe. Elle écoutait avec un intérêt croissant le récit des misères de Bigarreau : ses yeux noirs tantôt devenaient humides et tantôt flamboyaient d'indignation. Elle prit même l'une des mains du fugitif et examina avec une compassion attendrie les marques violacées qui témoignaient de la cruauté des gardiens.

— Les sauvages ! s'exclama-t-elle, ils vous battaient ?... C'est lâche de se mettre à plusieurs pour rompre de coups un *gachenet* !... Quel âge avez-vous ?

— Je suis dans ma seizième années.

— Comme moi. Et vous vous êtes échappé ? Vous avez eu grandement raison ; j'en aurais fait autant à votre place !... Maintenant, qu'allez-vous devenir ?

Bigarreau répondit que toute sa peur était d'être repris, parce qu'alors la punition serait terrible. Il avait l'intention de se cacher dans les bois pendant le jour, et de voyager la nuit jusqu'à ce qu'il fût très loin de la maison centrale... Alors il tâcherait de trouver du travail dans quelque usine.

— Je suis fort, ajouta-t-il en montrant ses bras, et je pourrais gagner facilement mon pain. Je ne rechigne pas à l'ouvrage.

Norine était devenue pensive. Etendue dans l'herbe, dont les tiges frôlait sa poitrine maigrelette, elle restait accoudée, les doigts enfoncés dans ses chevrons ; les plis verticaux que dessinaient à la base du front ses sourcils rapprochés indiquaient qu'elle se livrait à une méditation laborieuse.

— Attendez, dit-elle enfin après quelques minutes, je crois que j'ai votre affaire... Mon père a comme une idée d'embaucher un apprenti... Il en a surtout besoin maintenant que le Champenois est allé passer une quinzaine dans son pays... Ça vous déplairait-il d'apprendre le métier de sabotier ?

— Non... J'ai tant fait de métiers que je ne suis pas difficile sur le choix.

— Vous seriez bien caché ici... C'est grande aventure quand on y rencontre d'autres gens que les bûcherons du Val-Serveux, sauf en automne, lorsque la chasse est ouverte, et alors nous aurons quitté la place... Pour sûr les gendarmes ne viendraient pas vous y chercher.

— Oui, mais votre père voudra-t-il prendre avec lui un échappé de prison ?

— Ceci me regarde ! répliqua Norine d'un ton décidé et avec un petit air d'importance très drôle... Venez avec moi.

Elle lui prit la main, et ils côtoyèrent ensemble le bord du ruisseau jusqu'à un tournant d'où on apercevait la coupe de bois et le campement des sabotiers.

Là, Norine fit asseoir son protégé derrière une "bouillée" de saules et lui enjoignit de rester coi jusqu'au moment où elle jugerait à propos de l'appeler.

— Je vais parler au père Vincart, dit-elle, ne bougez pas... Quand vous m'entendrez hucher trois fois en imitant le cri du coucou, c'est que l'affaire sera arrangée. Alors vous n'aurez qu'à monter dans la coupe, et j'irai au devant de vous.

Elle traversa le ruisseau, en sautant adroitement sur de grosses pierres, et chemina à travers les stères de rondins empilés jusqu'à un pli de terrain derrière lequel se trouvait le chantier.

L'installation des sabotiers consistait d'une large hutte conique, recouverte de terre moussue et d'une loge au toit de ramilles, où les grosses de sabots confectionnés reposaient sous un lit de copeaux. L'atelier proprement dit était en plein air, et, au moment où Norine y arriva, le père Vincart, à cheval sur son billot, ébauchait, à l'aide de son erminette, une couple de sabots dans une tronce de hêtre. Sa chemise ouverte laissait entrevoir sa poitrine hâlée, velue et grisonnante. C'était un petit homme voûté, approchant de la cinquantaine, très vif, le nez en l'air la bouche gourmande, l'œil rieur et humide.

Au bruit du pas de Norine, il releva la tête et accueillit sa fille par un sourire narquois qui plissa de petites rides autour de ses yeux.

— Hé ! dit-il ma *gachette*, sans reproche, vous avez mis du temps à finir votre déjeuner.

La jeune fille prit sa mine la plus sérieuse et répliqua d'un ton d'enfant gâtée :

— Je vous conseille de vous plaindre : je m'occupais de vos affaires.

— Ouais ! De quelles affaires ?

— N'avez-vous point dit, l'autre soir, que vous seriez bien aise d'avoir un apprenti ?

— Le fait est que le Champenois me manque grandement et que j'aurais embauché volontiers quelqu'un pour nous donner un coup de main. Mais les apprentis ne poussent pas dans la forêt comme des champignons.

— J'en ai pourtant trouvé un à la Fontenelle, et je l'ai embauché.

— Hein ! s'écria le sabotier interloqué, il me semble que vous allez vite en besogne, ma mie ; il ne s'agit pas de prendre le premier venu.

— Ce n'est pas le premier venu, riposta vertement la fillette ; c'est un *gachenet* solide et qui abattra de l'ouvrage.

— Et d'où sort-il ce *gachenet* ?

Norine baissa la tête un moment ; puis, la redressant avec aplomb :

— C'est un garçon, reprit-elle qui était en service chez des vanniers ; ils le rouaient de coups, et il les a planté-là... Je l'ai rencontré à la Fontenelle ; il avait faim, et je lui ai donné à déjeuner.

Le sabotier hocha le menton d'un air médiocrement émerveillé.

— Belle recommandation, murmura-t-il ; c'est

bien de vous cela, Norine, de vous *enfagoter* d'un camp volant !

— Je ne me laisse pas enfagoter ; je l'ai tourné et retourné de toutes les façons, et je vous réponds que vous en aurez satisfaction... Maintenant, si vous ne vous fiez pas à moi vous êtes libre de ne pas le prendre !... Vous ferez une sottise, voilà tout, et le pauvre *gachenet* ira mourir de faim sur la route.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton vexé en les accentuant d'une moue de mauvaise humeur. Ce manège ne manquait jamais son effet sur le père Vincart.

— Qui te parle de ne pas le prendre ? répondit-il, déjà à demi converti. Je ne dis pas non ; seulement, je ne me soucie pas d'acheter chat en poêle et je voudrais le voir... Où niche-t-il, ton *gachenet* ?

— Je vais vous le montrer... Du reste, vous ne serez pas mariés ensemble, et quand le Champenois reviendra, vous serez toujours à temps pour renvoyer... Claude Pinson, si son travail ne vous convient pas.

Pendant ce colloque où l'on décidait de son sort, Bigarreau, assis derrière sa bouillée de saules, attendait, le cœur battant.

Depuis bien longtemps, il n'avait été pénétré d'une émotion à la fois si poignante et si douce. La rencontre de Norine, la façon dont elle l'avait secouru, constituaient pour cet adolescent, jusqu'alors traité en paria, des événements tout à fait nouveaux et tenant presque du merveilleux. Il tremblait que cette chance inespérée ne s'envolât tout d'un coup, comme ces libellules bleues dont il voyait un moment les ailes frissonner au-dessus du ruisseau, puis qui disparaissaient pour ne plus revenir. Les minutes lui semblaient étrangement longues, et, bien qu'il attendit seulement depuis un quart d'heure, il commençait à se dérouter.

— Allons, songeait-il, c'est qu'on ne veut pas de moi...

Au même instant, il entendit du côté du chantier un appel sonore retentir trois fois :

— Houp... oup ! houp... oup ! houp... oup !

Il se leva tout d'une pièce, et, sortant de sa cachette, il s'engagea dans la coupe. Bientôt, entre deux piles de couches, il distingua Norine, qui accourait au-devant de lui.

— Venez ! fit-elle tout essoufflée en le rejoignant, le père consent à vous prendre à l'essai... Je lui ai dit que vous vous appeliez Claude Pinson et que vous étiez en service chez des vanniers qui vous battaient... Retenez bien tout

ça, afin de ne pas vous couper quand il vous questionnera.

Elle s'arrêta pour rattraper son haleine, et ses yeux limpides se fixèrent longuement sur les yeux de bleus de Bigarreau.

— J'ai été forcée, reprit-elle, de dire des mentries au père pour l'amadouer, et ça me fait gros cœur de le tromper... Tachez que je n'en aie point regret.

Pour la première fois en sa vie, Bigarreau se rendait compte de ce que pouvait être la bonté, et, pour la première fois, ses yeux se mouillèrent de larmes qui n'étaient arrachées ni par la douleur, ni par la colère. Au fond de lui, la source de sensibilité qui se tient cachée au cœur de tout être humain, jaillit brusquement. Dans un élan de gratitude, il saisit la main de Norine et la pressa entre ses gros doigts meurtris.

La fillette garda la main du détenu dans la sienne, et il se dirigèrent ainsi vers l'atelier en plein vent, où le père Vincart s'était remis à dégrossir son sabot.

— Voici Claude Pinson, dit Norine.

Le sabotier leva le nez et toisa des pieds à la tête Bigarreau, qui frottait d'un air confus sa main contre son pantalon.

— C'est un gaillard ! murmura enfin le sabotier d'un ton satisfait, et s'il a aussi bonne envie de travailler qu'il a bonne mine, nous pourrions nous arranger... Mon gars, Norine m'a parlé de toi, et je te prends à l'essai ; vous verrons ce que tu sais faire... Ici, il faut trimer dur, mais on n'est pas battu... Ça te va-t-il ?

— Oui, m'sieu.

— Eh bien ! pour aujourd'hui, la gachette va te mettre au courant du métier, car elle s'y entend aussi bien qu'un homme, et elle n'a pas son pareil pour manier le paroir et donner le lion à un sabot... Demain, je te planterai un outil dans la main, et nous saurons de quoi tu es capable.

IV

Deux heures, c'est le moment où la forêt, sous le flamboiement du soleil d'été, est comme grisée et semble s'assoupir. — Sur une grosse pierre surplombant au-dessus du ruisseau de la Fontenelle, très resserrée et rapide en cet endroit, Norine Vincart et Bigarreau étaient assis, laissant pendre leurs jambes à fleur du courant. Ils s'étaient déchaussés, et l'eau, dans sa course hâtive, baignait leurs pieds avec un léger bouillonnement. Il y avait déjà un peu plus de quinze jours que le faux Claude Pinson servait d'ap-

prenti au père Vincart. On l'employait à fendre et à scier les billes de hêtre, et comme il était robuste et alerte, il s'acquittait à merveille de cette besogne. Cette quinzaine lui avait paru faite pleinement de jours pleinement heureux. Le père Vincart, bien que rageur et peu patient, n'était point un méchant homme ; quant à Norine, elle avait pris en affection son protégé, et comme, comme en sa qualité d'enfant gâté et volontaire, elle menait son père par le bout du nez elle rendait la vie très douce au nouveau venu. — Elle l'avait habillé avec une vieille veste du sabotier, façonnée à la taille de Bigarreau, et elle lui avait installé un lit dans la loge où l'on emmagasinait les sabots, à côté du carré de paille et de fougère réservé au compagnon absent. Là, emmitoufflé dans une couverture de cheval, l'ancien détenu dormait à poings fermés jusqu'à l'aube, puis s'éveillait frais et dispos, à la chanson des grives et à la voix de la matineuse Norine.

Encore qu'on travaillât ferme au chantier du père Vincart, néanmoins on trouvait le moyen de prendre du bon temps, et la journée comptait des heures de récréation et de repos. La besogne commençait au petit jour et durait jusqu'au moment du goûter. Pendant la grosse chaleur de l'après-midi, le sabotier faisait la sieste, et l'ouvrage ne reprenait que vers quatre heures. Norine et Bigarreau en profitaient pour courir de compagnie les bois environnants. Ce n'était déjà plus le détenu sournois et farouche, sur les épaules duquel pleuvaient les taloches des gardiens de la maison centrale, le garnement perverti par des années de vagabondage et la promiscuité corruptrice de la prison ; son naturel bon enfant et insouciant avait pris le dessus.

Donc, en ce moment, Bigarreau trempait avec délices ses pieds dans le courant de la Fontenelle, et en même temps son être entier nageait dans une félicité plus rafraîchissante que l'eau de la source.

— Eh bien ! Claude, dit Norine en le regardant en dessous, est-ce la chaleur qui vous ôte la parole ? Vous êtes muet comme un poisson.

— Ce n'est pas la chaleur, répondit-il, c'est le contentement. Il me semble que je rêve et j'ai peur de me réveiller. Des fois, quand je dormais dans mon hamac, à la centrale, il m'arrivait de rêver que j'étais libre ; puis, me réveillant à moitié, je m'apercevais que ce n'était qu'un rêve et j'essayais de me rendormir pour le faire durer.

A suivre.

ANDRÉ THEURIET.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses à l'Exposition de Chicago

LE PASSE-TEMPS

SOMMAIRE DU NUMERO 92
 1 octobre 1898.

TEXTE — Poésie : Vers l'amour, Arthur de Bussières — Chronique de quinzaine, *Sicvio* — Silhouettes musicales : Feu J. B. Labelle ; *Gustave Comte* — Cercle de la Gaité — Choses à dire : La valse des feuilles, *E. Grenet-Dancourt* — Théâtre, concerts, etc. — Mondanités — Graphologie — FEUILLETON : Seule, (suite,) *A. d'Emery* — Nouvelle : *Pierrette, Gpy*

MUSIQUE :

CHANT — Ne parlez pas de mon courage, LES CLOCHES DE CORNEVILLE, *R. Planquette* — O, Canada, mon pays, mes amours, *J. B. Labelle* — Je suis un peu grise, LA PÉRICHOLE, *J. Offenbach*.

PIANO — Les papillons, POLKA-MAZURKA, *P. Léonovic*.

PORTRAITS — J. B. Labelle — Cercle de la Gaité.

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.